

traînent au ciel, et deux bâtisses érigent une architecture de caserne. L'une est le *Workouse*, la maison de charité, l'autre est le pénitencier.

C'est par la visite de ce bagne que nous terminons notre journée. M. Clark nous conduit maintenant. Il nous attendait devant la maison des folles. Comment le chien de police a-t-il su que nous étions là, justement là et pas ailleurs? Nous ne nous étonnons pas trop de son flair professionnel, non plus que de la voiture découverte par lui — comment encore? — dans cette plaine déserte. Nous n'avons pas roulé dix minutes que nous commençons de voir les galériens qui travaillent à des terrassements. N'étaient leurs costumes blancs à larges raies sombres, on les prendrait pour des ouvriers ordinaires occupés à une besogne ordinaire. L'absorption dans le labeur est un trait si Américain que ces forçats ne se distinguent point des ouvriers libres. Ils n'ont pas une physionomie plus triste que celle des mécaniciens sur leurs locomotives ou des fondeurs dans leur usine. Les chiourmes se font plus fréquentes à mesure que le large bâtiment sur la hauteur se fait plus proche. Nous y voici. Cette fois nous n'avons pas besoin de parlementer, comme à la porte du Bismarck. Notre guide se sent chez lui dans cette vaste caserne, dont il est un des plus habiles pourvoyeurs. Nous la parcourons à sa suite, intéressés surtout par la galerie des cellules où nous retrouvons l'esprit pratique du pays. Leurs fortes grilles de fer ouvrent le long d'un couloir

très large qui permet la surveillance la plus aisée. Elles sont étroites, hautes et ménagées de façon à permettre l'établissement dans le mur de deux lits superposés comme ceux des cabines dans les paquebots. Une pancarte au-dessus de l'entrée porte le nom des condamnés. J'en lis quelques-uns qui corroborent mes observations de ces derniers jours. La plupart ne sont pas d'ici. Les peines sont courtes, de six mois, d'un an, de deux ans au maximum. En général, une amende s'y ajoute, de cent, de deux cents, de cinq cents dollars. Quand les condamnés n'ont pas d'argent, ils acquittent cette amende en travail, à raison d'un dollar par journée. Le régime est humain, presque confortable, si l'on songe aux âpretés de misère de la Bowery. Réveillés à cinq heures et demie, les hommes prennent, à six heures et demie, du pain et du café, de la viande à midi, du pain, de la soupe et du café à cinq heures et demie. A six heures, ils sont enfermés avec la permission de lire jusqu'à dix. Leur bibliothécaire est assis à une table, dans une des galeries, classant des fiches. Même sous la livrée du bagne, sa physionomie intelligente et sérieuse, ses mains fines, son application tranquille attestent le *gentleman*. C'est un étranger encore, un Anglais d'une excellente famille, coupable d'avoir soutenu une vie de club, de sport, de jeu et d'élégance, à coups de chèques trop habilement fabriqués. On l'emploie à la besogne dont il a paru le plus capable, et il en est de même pour les autres. Les ateliers sont peuplés

ainsi d'ouvriers qui exécutent au rabais d'excellent ouvrage. Il y a, dans les pavillons qui entourent cette bâtisse centrale, une forge et une menuiserie, une cordonnerie et une serrurerie, ainsi de suite pour tous les corps de métiers. Nous voyons défiler des tailleurs, des peintres, des relieurs, des horlogers qui besognent paisiblement. Il ne leur eût pas fallu vivre d'autre sorte, au temps de leur liberté, pour être heureux. On leur rendra cette liberté, et pas un d'eux, nous assure M. Clark, ne gardera, même au plus faible degré, cette habitude du travail qu'ils semblent pourtant avoir contractée. La plupart sont des récidivistes. Ils ont pris, quitté, repris le chemin de l'atelier disciplinaire, sans que cet emploi actif de leurs heures durant cette servitude légale ait modifié la perversion de leur volonté. Quelle est donc la pièce si définitivement faussée dans le rouage intérieur? Dans ce pays de toutes les entreprises, on a essayé, pas très loin d'ici, à Elmira, de créer un pénitencier réformateur, une espèce d'hôpital moral, pour atteindre justement cette pièce intime. Il ne paraît pas avoir donné beaucoup de résultats, et l'on en arrive à cette conclusion pessimiste que la meilleure solution de ces problèmes, comme de tous ceux qui touchent aux plaies sociales, est simplement une bonne et forte police. Cette idée est affreuse. Elle semble pourtant conforme à la nature. Certains hommes naissent renards, loups et tigres. D'autres naissent chiens de garde. Cette vision d'une dualité foncière dans la race humaine,

je l'avais eue en marchant dans les rues de New-York derrière Bazarow et M. Clark. Je l'ai de nouveau en entendant ce dernier dire à haute voix : « Tiens, voilà de mon gibier!... » Et il nous désigne un tourneur, un garçon de vingt ans, râblé et vigoureux, avec une face ignoblement vicieuse. — « Je l'ai arrêté de cette main, » insiste M. Clark, en ouvrant et refermant ses doigts velus. L'autre se penche sur son travail, sans paraître avoir reconnu le policier. Il se retourne aussitôt que M. Clark a repris sa marche. Il l'accompagne d'un regard chargé de haine et de terreur, en échangeant quelques paroles avec un voisin. Il y a des rêves de coups de couteau donnés par derrière dans ce regard-là. Mais le limier de M. Byrnes n'en a pas plus cure qu'un chien, qui a forcé une bête et qui en court une autre, n'a cure du regard furieux ou suppliant de la première...

\* \* \* \* \*

Des pages semblables, j'en pourrais extraire par centaines de mon journal de voyage. Celles-ci suffiront-elles à rendre concrète l'objection que mon ami de New-York dirigeait contre l'optimisme, un peu officiel et voulu, des deux grands archevêques catholiques? En tout cas, elles suffisent à poser en pleine lumière le fait qui me paraît dominer toute l'histoire du mouvement social aux Etats-Unis, et qui en éclaire les apparentes contradictions. Ce

fait, c'est la présence, dans les classes d'en bas, d'un contingent étranger, si considérable qu'à de certaines minutes l'Américain, né en Amérique de parents Américains, apparaît comme une espèce d'aristocrate, trop fier pour servir des maîtres quels qu'ils soient, trop intelligent pour s'assujettir aux petites besognes de détail, et comme naturellement destiné par son imagination, par sa persévérance, par sa volonté, à enrégimenter dans ses entreprises des cohues d'immigrants dont il emploie et paye brutalement la main-d'œuvre. Ce paradoxe exagère à peine la réalité. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder une table de statistique, celle par exemple que les almanachs des journaux publient à chaque fin d'année. Ces chiffres incontestables donnent de ce contingent étranger un dosage plus significatif, quand on sort de ces bas quartiers de New-York où les Italiens, les Allemands, les Irlandais, les Polonais, les Juifs, les Chinois grouillent et se débattent dans une telle misère. En premier lieu, notez que cette formidable immigration est très récente. De 1789 à 1820, à peine si deux cent cinquante mille colons débarquèrent d'Europe aux Etats-Unis. Cela ne faisait pas neuf mille hommes par an. Les nouveaux venus de cette période se perdaient, se noyaient bien vite dans le milieu Américain qui possède encore un remarquable pouvoir d'assimilation. Mais ce pouvoir a sa limite. Et à travers les chiffres, on voit monter le flot qui peu à peu va la dépasser. A partir de 1820, c'est par

année que le nombre des immigrants augmente jusqu'à se décupler, à se centupler presque. Il est de vingt-trois mille trois cent vingt-deux en 1830, de quatre-vingt-quatre mille soixante-six en 1840. Les événements de 1848 et ceux de 1849 ont pour conséquence de porter ce chiffre, pour l'année 1850, à trois cent soixante-neuf mille neuf cent quatre-vingt-six. La guerre Franco-Allemande et la Commune ont un contre-coup plus violent encore sur cet envahissement du Nouveau-Monde par les désespérés de l'Ancien. Dans l'année 1872, c'est par quatre cent quatre mille huit cent six; dans l'année 1873, c'est par quatre cent cinquante-neuf mille huit cent trois, que se comptent les expatriés qui viennent ici chercher — quoi? Ils ne le savent pas eux-mêmes. Pour mesurer dans son ensemble cet étonnant phénomène d'une marée d'hommes, de nations plutôt, déferlant sur ce continent, les chiffres d'ensemble deviennent nécessaires. Dans les deux périodes décennales qui précèdent celle où nous sommes, les Etats-Unis ont reçu d'Europe plus de trois millions d'immigrants entre 1871 et 1880, entre 1881 et 1890 plus de cinq millions et demi. La population s'est donc augmentée d'un douzième, dans ces dix dernières années-là, par voie d'accession étrangère, et cette accession était uniquement, exclusivement composée d'ouvriers. Feuillotez maintenant un guide quelconque, vous trouverez qu'à Chicago, sur un million cent mille habitants environ, il y a quatre cent mille Allemands, deux cent vingt mille Irlandais, quatre-

vingt-dix mille Norvégiens, Danois ou Suédois, cinquante mille Polonais, cinquante mille Bohémiens. A Milwaukee, plus de la moitié de la population est composée d'Allemands. Ils sont deux cent cinq mille. Il y a cent cinquante mille Allemands à Saint-Louis. Denver, qui comptait trente-cinq mille habitants en 1880, en compte cent cinquante mille aujourd'hui, soit cent quinze mille de plus, tous mineurs et tous étrangers. Saint-Paul et Minneapolis sont des villes Scandinaves, et San-Francisco est entièrement peuplée d'immigrants de toutes provenances, y compris vingt-cinq mille Chinois. Devant cette évidence d'une invasion à l'intérieur, si violente et si récente, comment ne pas reconnaître que ces nouveaux venus ne sauraient, pour la majorité, être Américains que de nom? Oui, les Etats-Unis se sont assimilés les arrivants avec une rapidité merveilleuse, quand le travail était surtout un travail rural, quand les grandes villes modernes n'existaient pas encore, — avant 1840, il n'y avait pas en Amérique une seule cité de cinq cent mille âmes; — quand surtout ces arrivants, dispersés aussitôt dans les fermes, ne formaient pas cette cohue, compacte et presque solide, irrésistible et formidable comme un élément. Ce pouvoir d'assimilation fut miraculeux encore, voici trente ans, lorsque la guerre de Sécession recréa et retrempa la conscience de l'âme Américaine dans la communauté de la discipline et du danger. On en peut donner une preuve entre mille, bien petite mais bien remar-

quable. Avant cette guerre, des Allemands, sous le prétexte de réunions de gymnastique, avaient fondé un groupe de sociétés révolutionnaires avec ce titre : *Socialistischer Turnebund*. Jusqu'en 1860, toutes étaient radicales, internationales et Germaniques. La guerre finie, elles se sont retrouvées naturellement nationales et conservatrices, pour tout résumer d'un mot, Américaines. Mais depuis ces trente dernières années, par quels moyens cette assimilation se serait-elle exercée sur ces masses serrées qui s'engouffrent hâtivement dans le labeur des grandes villes industrielles? Ces innombrables débarqués de la veille peuvent bien se teinter d'Américanisme, ce qui signifie le plus souvent, pour eux, dépouiller le faible résidu de préjugés moraux qui leur restait de leur vie précédente. Ils apprennent même à baragouiner la langue, quoique le plus grand nombre continuent de parler leur idiome natal. — La preuve en est que sans cesse, dans les tribunaux, les accusés et les témoins ne sont interrogés que par interprètes. — Mais que leurs idées changent, que leurs aspirations profondes se modifient, que leur âme enfin se métamorphose, ce serait folie de le supposer. Une fois sur le sol des Etats-Unis, ils demeurent les violents et les désespérés qu'ils étaient sur le bateau d'arrivée, d'autant plus qu'ils ont rencontré dans ce pays de leur dernière illusion la même nécessité du labeur quotidien que dans le vieux monde, et une concurrence plus âpre encore. Ils avaient débarqué avec toutes les dispositions mo-

rales qui font le révolutionnaire, et ils sont restés des révolutionnaires, prêts à suivre ceux d'entre eux qui ont transporté d'Europe ici leurs fiévreuses et farouches utopies, leur fureur d'agitation et leurs procédés d'embrigadement. Ainsi s'explique le soudain développement, dans cette libre démocratie, du socialisme le plus incompatible avec tout le passé des États-Unis, avec toutes leurs tendances, avec toute leur constitution, et il éclate en désordres aussi formidables que les grèves récentes de Chicago et de Californie, en aventures aussi grotesquement sinistres que la formation de l'armée de Coxe et sa marche sur Washington. Regardez-y de près. Ce n'est pas une guerre sociale que ces épisodes annoncent, c'est une guerre de races. Le véritable ouvrier Américain, car il existe, est bien l'homme que dépeignaient Mgr Gibbons et Mgr Ireland, laborieux, sérieux, respectueux de la loi, fier, par-dessus tout, de la Constitution à laquelle il obéit avec orgueil, sans haine pour le capital. A côté de lui, grouille la foule immense des ouvriers de race étrangère, animés d'idées étrangères, ignorants de l'histoire d'un pays qui ne leur représente qu'une dernière partie à jouer contre le sort, ne comprenant pas ce pays, je dirai presque le haïssant de toute la déception qu'ils y ont subie. Voici quelques mois, j'entrevois, en longeant le Mississipi, une Amérique d'autrefois sous l'Amérique d'aujourd'hui, une première lutte d'extermination entre les Peaux-Rouges et les Anglo-Saxons du dernier

siècle. C'est de nouveau à une question de conflit entre des gens de sang ennemi qu'aboutit cette seconde poussée de civilisation. La grande République, issue des premiers colons du Massachusetts, si intimement, si nécessairement Anglo-Saxonne dans sa langue et dans ses lois, sera-t-elle soulevée, brisée et détruite par ces éléments étrangers, qu'elle ne semble plus absorber et transformer de même depuis ces dernières années? La lutte des classes n'est ici qu'une apparence. Il y a tout au fond un duel ethnique, et on peut en suivre les péripéties dans l'histoire du *labour movement*, comme on dit ici, détail par détail, presque année par année.

Un des économistes les mieux renseignés de ce pays, M. le professeur Richard Ely, a écrit cette histoire avec beaucoup de conscience et d'impartialité. Quoiqu'il se soit placé à un simple point de vue d'analyste, la suite des faits qu'il expose montre aussitôt cette alternance de l'un et de l'autre courant, du courant Américain et du courant étranger, dans cette vaste coulée de l'inondation ouvrière. Ainsi au confluent de certains fleuves les deux nuances des eaux persistent longtemps sans se mélanger. Voulez-vous la voir à l'œuvre toute seule d'abord, cette âme Américaine? Regardez-la travailler dans les premiers essais d'organisation communiste qu'elle a tentés et qui, par les folies de leur principe, dépassent encore les pires utopies du collectivisme le plus extrava-

gant. Vous la trouverez pareille à elle-même, toute volonté et par suite préoccupée d'abord des problèmes de responsabilité, toute action, et par suite profondément, intimement réaliste dans le détail de son entreprise, même quand le but final est une chimère. Voici, par exemple, la communauté des *Perfectionnistes* d'Oneida, œuvre insensée, s'il en fut, dans sa première conception. Un ancien étudiant de Yale, assisté d'autres étudiants de la même université, l'avait fondée. Ces jeunes gens étaient si enivrés de leur absurde logique qu'ils inscrivent dans leur programme le *free love*, l'amour libre, sous le prétexte que l'exclusivisme est aussi coupable à l'occasion des personnes qu'à l'occasion des propriétés. Vous étudiez les règles pratiques d'une société établie au rebours de l'instinct le plus profond de la nature humaine, celui de la famille, et vous demeurez frappé de voir que ces utopistes de doctrine sont, dans l'application, des hommes d'une psychologie très sagace et très sûre. Vous les voyez, pour ne citer qu'un détail, organiser dans cette étrange communauté le *mutual criticism*, le droit de critique publique et réciproque, « afin, » disent-ils, « d'utiliser cette force perdue d'observation qui, dans le monde, est dépensée en bavardages et en inutiles méditations. » Vous considérez le résultat financier de leur tentative, et vous constatez leur habileté d'administrateurs par le bilan de leur liquidation. Ayant, en 1881, renoncé à leur programme de réformes pour se réduire à une simple société coopé-

orative, l'actif se trouva être de six cent mille dollars pour deux cents personnes, — soit quinze mille francs par tête. Or ils avaient commencé avec d'infimes ressources. Examinez de même une autre communauté, non moins exceptionnelle dans ses principes, celle des *Shakers* de Mount Lebanon. Par-dessous le mysticisme religieux, ce qui domine chez eux c'est la connaissance pratique et sage des conditions vraies de la vie humaine. Daniel Fraser, un des plus âgés d'entre les frères, allait répétant sans cesse : « Les deux bases de la moralité sont le travail de la terre et l'hygiène. » Des habitudes régulières, une nourriture scientifiquement choisie, des maisons bien drainées, des chambres bien ventilées et d'une température constamment surveillée, — telles sont les minuties auxquelles descend leur Ethique et à de plus humbles encore. « A Mount Lebanon, » raconte le professeur Ely, « j'appris à fermer une porte sans que personne pût entendre le moindre bruit : — C'est une leçon en shakérisme, me dit Daniel Fraser, c'est le shakérisme réduit à une pointe d'épingle... » Vous reconnaissez là, sous une forme ingénue et qui fait sourire, le sentiment du scrupule et la surveillance de soi. Ce n'est qu'un cas particulier du sentiment aigu de la responsabilité. Vous y retrouvez aussi ce réalisme innocent de la vie conventionnelle qui assure si vite la richesse avec de très faibles ressources. Tout se tient dans une pareille communauté, et un pareil degré de discipline ne saurait aller sans des vertus supérieures d'ordre

et d'économie. Sommes-nous assez loin de l'atmosphère où se déchainent les révolutionnaires modernes?

Mais les Perfectionnistes, mais les Shakers ont essayé des tentatives d'un ordre social très isolé et très arbitraire. Les caractéristiques de l'âme populaire, aux Etats-Unis, se marquent avec une netteté plus perceptible encore dans le développement des simples associations ouvrières. Car ces associations ont été vraiment l'œuvre des travailleurs, une sorte d'outillage civique fabriqué par eux pour leur usage et d'après leurs besoins profonds. Ici les deux courants sont d'autant plus visibles que le second n'est apparu qu'après le premier et très tard. Jusqu'au lendemain de la guerre de Sécession, les sociétés formées par les ouvriers manifestaient, presque sans exception, les traits distinctifs de la race Anglo-Saxonne dans sa variété Américaine. Ce furent d'abord les *trades-unions*, toutes professionnelles et toutes locales comme celles d'Angleterre : ainsi l'association des typographes de New-York et celle des *house-carpenters* de Boston, fondée en 1812. Le programme de cette dernière société se rattache bien à la lignée de ces esprits dont Robinson demeure le type idéal, parfaitement indifférent aux vastes théories générales, mais positifs et moraux, avec une force d'initiative très personnelle au service de leurs intérêts, et d'ardentes convictions chrétiennes. La charte des charpentiers porte qu'ils se liguent dans le but « de gouverner par eux-mêmes leurs propres

affaires, d'administrer leurs propres fonds, d'étudier les inventions particulières à leur art, d'assister les ouvriers sans emploi par des prêts de monnaie, de secourir les malades et leurs familles... » Si on eût parlé à ces braves gens d'une réforme universelle, si on leur eût prêché une fonte violente des rapports entre l'employeur et l'employé, une croisade du travail contre le capital, ils n'auraient certes rien compris à ces dangereuses paroles. Ils voulaient amender leur condition de travailleurs en tant que travailleurs, parce qu'en effet cela seul est pratique et moral, à la fois conforme au précepte de rendre à César ce qui est à César et vraiment utile, d'une utilité certaine, immédiate. N'est-ce pas d'ailleurs la formule entière du problème social : améliorer le riche en tant que riche, le noble en tant que noble, le bourgeois en tant que bourgeois et l'ouvrier en tant qu'ouvrier? Ce même esprit de réalisme chrétien et de patients progrès continue d'animer les unions plus larges qui, à partir de 1825, relient entre elles de ville en ville les ouvriers de même métier, ou qui syndiquent les ouvriers de métiers différents dans la même ville. En 1833, Ely Moore, le président des *General trades-unions* de la cité de New-York, dans une adresse célèbre qui fut le premier manifeste du socialisme Américain, parle uniquement « d'élever la condition intellectuelle et morale des travailleurs, de réduire la ligne de démarcation entre l'ouvrier et le patron, de mieux administrer les intérêts pécuniaires du pauvre ».

Et cette société des *General trades-unions* prévoyait déjà le danger des moyens violents, car un des articles du règlement défendait « qu'aucun corps de métier se mit en grève pour obtenir des gages plus élevés sans que le motif de cette grève eût été examiné par le conseil central ». Tel était d'ailleurs le nationalisme des ouvriers Américains à cette période, qu'un de leurs chefs, Stephen Simpson, de Philadelphie, dénonçait, dans un manuel devenu aussitôt très populaire, et avec une indignation toute puritaine, les mœurs, les idées et la littérature de l'Europe comme la source de tous les abus aux Etats-Unis. Un autre grand conducteur d'ouvriers proclamait la nécessité « d'arrêter l'empiètement étranger, et d'interrompre sa pernicieuse influence sur la santé morale et politique du pays ». De fait, les associations qui vont se multipliant jusqu'en 1860 sont presque toutes, profondément, jalousement patriotiques. Elles le demeurent non seulement dans leurs titres, mais dans leurs revendications qui ne supposent jamais aucun bouleversement. Une limitation plus humaine des heures de travail, une distribution plus généreuse des secours, des facilités plus grandes d'éducation, une échelle plus équitable des salaires, ces idées très raisonnables et très modérées passent et repassent sans cesse dans les programmes. Pour les réaliser, les ouvriers s'attachent toujours à l'emploi des moyens les plus pratiques, les plus conformes aussi au vieux génie Anglo-Saxon d'initiative et de liberté : ils provoquent des souscriptions

personnelles, ils préconisent d'habiles manœuvres électorales, ils lancent des journaux, ils étudient des problèmes techniques. Ainsi l'association des chapeliers d'Amérique, fondée en 1854, s'occupe d'abord de la question des apprentis. Elle prétend limiter leur nombre, pour limiter du même coup le nombre des ouvriers entre qui se répartira le travail. A suivre ces ligues diverses, dans leurs efforts et dans leur propagande, on se sent pris d'un profond respect pour une si consciencieuse recherche du mieux, pour une si virile acceptation du sort, pour une énergie si continue et si lucide. On comprend ce que valait, ce que vaut encore le Yankee de bonne souche, celui dans lequel s'est imprimée la forte tradition des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, et l'on se rend un compte bien exact de l'étonnante déviation soudain introduite dans ce mouvement par le second courant, celui qui a rendu possibles des discours tels que ceux de M. Debs à Chicago, dénonçant une des grandes compagnies du pays, comme un chef de barbares dénonçait une ville à ruiner : « *We will side-track Pullman and his cars together...* — Nous mettrons hors des rails Pullman et ses cars tout ensemble, » et accusant le gouvernement de despotisme militaire, pour le plus légitime emploi de police.

C'est au lendemain de la guerre de Sécession que l'influence étrangère commença de se rendre perceptible, en même temps que l'immigration allait augmentant d'année en année. Pendant la



guerre même, tous les Américains de naissance ou de cœur étaient à l'armée, et la main-d'œuvre étrangère remplaçait la main-d'œuvre nationale. Ce remplacement continua pendant la période qui suivit et qui fut marquée par une énorme poussée d'industrie. En 1860, les Etats-Unis possédaient cinquante mille kilomètres de voies ferrées; ils en possèdent deux cent quatre-vingt-un mille. Pour de semblables travaux et poussés avec cette furie, il fallut des bras et des bras, et, comme d'autre part les moyens de transport devenaient de plus en plus faciles, les immigrants affluèrent. L'Atlantique s'ouvrit comme grand exutoire par où s'écoula tout ce que la vieille Europe, et en particulier l'Allemagne, contenait de mécontents. Cette dernière contrée, la vraie patrie du socialisme révolutionnaire, avait, après 1848, envoyé en Amérique les premiers agitateurs qui aient semé, sur ce sol de volonté réaliste, des paroles d'absurde bouleversement et de sanglante utopie. Elles n'y devaient germer que vingt ans plus tard. Un tailleur de Magdebourg, Wilhelm Weitling, emprisonné dans son propre pays, puis proscrit pour délit de propagande, avait débarqué à New-York. Tout de suite, aidé par Henry Koch, un Allemand encore, il avait fondé une société révolutionnaire Allemande : le *Arbeiter Bund*. Un troisième Allemand, ami de Karl Marx, Weidemeyer, ne tarda pas à se joindre à eux. Ces trois hommes peuvent être considérés comme des échantillons très remarquables d'un type devenu aujourd'hui commun

aux Etats-Unis : celui de l'agitateur cosmopolite qui importe, dans un pays dont il ne sait rien, ses théories de révolution construites d'après les abus d'un autre. Ils avaient, à leur débarquement, toutes leurs convictions faites et tout leur caractère. Weitling était âgé de quarante ans, Henry Koch de trente-deux, Weidemeyer avait passé sa jeunesse à conspirer dans sa terre d'origine. Aucune de leurs idées n'était Américaine, et aucune des manifestations qu'ils provoquèrent, sans résultat immédiat d'ailleurs, ne fut Américaine. C'est ainsi qu'un club de communistes s'étant fondé à New-York, sous leur direction, en 1857, ils s'avisèrent de célébrer, l'année suivante, — quel anniversaire? Celui de l'insurrection de Juin à Paris. Plusieurs milliers d'hommes et de femmes y prirent part, qui appartenaient à tous les pays, excepté à l'Amérique. Cette société, cette fête et ce club étaient le prologue du grand drame d'internationalisme qui se joue aujourd'hui de Boston à San-Francisco. Ce mot même d'international n'était guère prononcé alors. Maintenant, et surtout depuis qu'en 1872 le grand conseil de l'Association Internationale des travailleurs s'est transporté à New-York, il se retrouve dans des centaines de programmes et dans des milliers d'articles, publiés par des journaux qui s'impriment en plusieurs langues. Même lorsque le mot n'y est pas, cet esprit international se reconnaît à l'altération essentielle des principes sur lesquels reposaient les sociétés vraiment Américaines. Plus de déclai-